

Shulamith Shahar — *Childhood in the Middle Ages*. London : Routledge, 1990, 342 p.

L'intérêt porté depuis plusieurs décennies à l'histoire des femmes et qui a produit de nombreuses et excellentes études a conduit certains historiens, on pourrait dire presque naturellement, à s'interroger sur ces autres membres de la communauté familiale que sont les enfants. C'est d'ailleurs là le cheminement poursuivi par Shulamith Shahar, l'auteure de ce volume. Madame Shahar a déjà publié, en 1983, un livre sur les femmes intitulé *The Fourth Estate*. C'est en écrivant cet ouvrage, explique-t-elle, qu'elle conçut le projet du livre qui est maintenant devant nous sur l'enfance au Moyen Âge.

Malgré le caractère très général du titre, cette étude ne couvre pas l'ensemble du Moyen Âge. On n'y trouvera rien sur les périodes mérovingienne et carolingienne ni sur la toute fin du Moyen Âge, l'A. ayant délibérément choisi de limiter son investigation à la période allant de 1100 à 1425. Aucune justification n'est apportée à cette coupure un peu étrange, en particulier en ce qui concerne le bas Moyen Âge. Ce ne sont certes pas les informations qui manquent pour ces périodes absentes, en particulier pour ce qui touche l'éducation dont l'A. a voulu faire une des lignes de force de ce volume. Pendant la période délimitée, ce sont, géographiquement, les pays latins et catholiques qui font l'objet de son attention. Même ainsi défini, le sujet demeurait vaste. Ces trois siècles d'histoire, que l'on habille parfois un peu trop rapidement du terme « féodal », furent des siècles de changement rapide sur les plans économique et démographique ainsi que dans les mentalités, des siècles aussi où s'affirmèrent d'importantes différences régionales. Ces variations ont dû affecter le cours de la vie et, par conséquent, les conditions de vie des membres du groupe familial et, au premier chef, des enfants. Mais ce n'est pas dans ce livre qu'on trouvera des explications quant à la façon dont la famille a été modifiée. Dans sa préface, l'A. reconnaît volontiers l'existence de ces variations, mais affirme n'avoir pas pu en tenir compte, espérant voir paraître des études régionales pour confirmer ses propres conclusions. On tient là, de l'aveu même de son auteure, une des faiblesses principales de cette étude, car cette mise en garde préliminaire n'est nullement rappelée dans le cours du volume où des conclusions à tout le moins hâtives sont présentées comme des vérités définitives.

Malgré une présentation qui se veut objective, cet ouvrage est polémique et, dans son introduction, madame Shahar ne fait nul mystère de ses positions personnelles ni de ses préférences dans le débat qui a opposé les historiens à la suite des études de Philippe Ariès sur l'enfance. Celui-ci, sur la base d'informations très fragmentaires et suivant une logique psychologisante douteuse, ne croyait pas que les parents, au Moyen Âge, aient pu porter un intérêt soutenu ou même aient pu aimer ces enfants, toujours décrits, prétendait-il, comme des adultes que la mort guettait de façon si terriblement constante. Les idées de Philippe Ariès furent ensuite reprises allègrement et sans aucun esprit critique par Élisabeth Badinter dans son livre intitulé *L'amour en plus* qui, plus encore peut-être que les recherches d'Ariès, eut dans le monde francophone un succès de librairie considérable. Madame Shahar s'est assigné comme tâche de démontrer l'inexactitude de ces conclusions et de réhabiliter l'amour parental. Ce but est atteint à travers douze chapitres dont les sept premiers sont consacrés à l'enfant de 0 à 7 ans. Y sont analysés successivement les attitudes à l'égard des enfants (« The attitude to procreation and the image of the child in Medieval culture »), les étapes de l'enfance (« Stages in childhood »), la naissance et les premiers soins (« A child is born » et « Nursing »), la première étape de sa vie ainsi que les multiples embûches qui menacent déjà sa survie (« The First Stages of

Childhood », « Abandonment, infanticide and accidents » et « Sickness, handicaps, bereavement, and orphanhood »). Les cinq derniers chapitres sont consacrés à l'éducation qui est abordée d'abord de façon générale (« On education in the second stage of childhood »), puis de manière plus particulière par groupe ou par fonction sociale (« Education for service in the secular Church and in the monastery », « Education in the Nobility », « Education in urban society » et, enfin, « Education in the peasantry »). À travers ces chapitres, l'A. démontre avec assurance et succès que, pour les penseurs médiévaux, philosophes, théologiens ou didacticiens, l'enfance constituait réellement un âge à part avec ses caractéristiques propres et son univers particulier. Pour la grande majorité d'entre eux, l'enfance se déroule en trois étapes, de 0 à 7 ans, de 7 à 14 ans et de 14 ans à l'âge adulte. À chaque étape devaient correspondre, de la part des parents, une attitude et des soins précis, et les conseils qui leur étaient donnés étaient modulés en fonction de l'âge de leur enfants. Puisant dans de nombreuses sources, apportant de multiples exemples, l'A. nie vigoureusement l'absence d'intérêt ou d'amour de la part de parents qui savaient la fragilité de l'existence de leurs enfants.

L'A., toutefois, n'ignore pas que les dangers qui menaçaient l'enfance n'étaient pas le fruit de la seule destinée ou du simple hasard et que les parents encourageaient également une part de responsabilité dans les accidents qui entravaient trop souvent le cours de ces jeunes vies. Un des grands mérites de cet ouvrage est de laisser toute sa place à l'ambivalence qui marquait la réalité médiévale. Cependant, c'est surtout l'ambivalence de la pensée et des opinions qui est ici mise en évidence : attitudes partagées à l'égard de la procréation, mal nécessaire par excellence; ambivalence sur les vertus de l'allaitement maternel; ambivalence même à l'égard de l'enfance, considérée soit comme un havre de pureté et de simplicité ou, au contraire, comme un âge marqué par le péché originel, la duplicité et le manque total de contrôle. Seuls les saints échappaient à cette image négative. Tout aussi partagées étaient les opinions des éducateurs. Faut-il être sévère, battre les enfants pour leur apprendre le droit chemin ou faut-il, au contraire, leur indiquer la voie en leur manifestant toute la tendresse dont ils ont besoin, surtout pendant leur jeune âge ? Il y eut de la place pour toutes ces opinions. Néanmoins, si cette analyse a le mérite de montrer à quel point la société médiévale n'avait rien de monolithique comme le laisseraient parfois penser certaines présentations, elle a le grave défaut de n'être étudiée qu'à partir de sources narratives, textes littéraires, philosophiques ou didactiques. Que se passait-il dans la réalité quotidienne, et comment ces préceptes étaient-ils reçus par les différentes couches de la population ? On peut supposer qu'y régnait la même diversité et la même ambivalence. Mais on doit se contenter de ces suppositions, car le livre de madame Shahar nous livre davantage ce qu'était supposée être une éducation idéale des enfants plutôt que ce qu'était réellement cette éducation.

Un autre caractère marquant de cet ouvrage est la volonté manifeste de son auteur de réconcilier les acquis sur l'éducation des enfants au Moyen Âge avec les pratiques acceptées d'autre civilisations ou encore avec les données de la psychologie contemporaine. Ces références ne sont pas toujours pertinentes et semblent parfois gratuites, tel ce renvoi à Margaret Mead et à ses considérations sur la hiérarchie parmi les enfants paysans de Samoa ou sur la coutume de l'Afrique de l'Ouest d'envoyer les enfants loin de la maison paternelle pour leur éducation (216). Dans la ligne des travaux de Benton, Weinstein, Besançon, De Mause, Friedländer, et j'en passe, l'A. cherche à utiliser la psycho-histoire pour approfondir notre connaissance de l'âme médiévale à l'aide des découvertes de la psychanalyse, et pour nous rendre plus

familiers, plus proches, moins différents de nous qu'on pourrait le supposer, ces gens dont tant de siècles nous séparent. Cela est perceptible dès le second chapitre portant sur les étapes de l'enfance où les théories médiévales des trois phases — *infantia*, *pueritia* et *adolescencia* — sont rapprochées de celles de Piaget ou d'Erickson. Par petites touches, l'A. procède à de nombreux parallèles tout au long du livre : allusion aux théories du docteur Leboyer à propos de la naissance « douce » (40); rappel des théories d'Erickson sur l'entraînement à la propreté des enfants entre quinze mois et deux ans (98); exposé des statistiques américaines sur le nombre d'enfants battus (110); théorie psychanalytique des histoires de mauvaises belles-mères (160); rôle des mères comme confidentes dans une société patriarcale, selon les théories de Fromm-Reichmann (205), etc. Le volume se termine par un Appendice où l'auteure a jugé nécessaire de retracer l'expression du complexe d'Œdipe dans la littérature médiévale. Ces rapprochements sont plus amusants que véritablement instructifs, car les tentatives d'interprétation psychanalytique ne peuvent guère mener à des conclusions satisfaisantes portant sur des civilisations et des individus qui ne peuvent plus témoigner pour eux-mêmes. Mais la volonté est ici nette de présenter le Moyen Âge comme une civilisation qui a anticipé bien des découvertes considérées à tort comme contemporaines, une culture qui ne devrait pas paraître si étrangère à nos propres préoccupations et qui, en tout état de cause, fut plus éclairée que le siècle dit des « Lumières » qui suivit, le XVIII^e siècle ayant été beaucoup plus dur que ne le fut le Moyen Âge dans sa façon de traiter et d'éduquer les enfants. Le travail est bourré de renseignements de toutes sortes qui en font une véritable mine d'informations malgré des lacunes, inévitables peut-être mais néanmoins regrettables. On ne trouvera rien, par exemple, sur la lutte des mères pour obtenir la tutelle de leurs enfants, en particulier en Angleterre où cette lutte a été intense et bien étudiée. L'A. rapporte (224) que la volonté des futurs conjoints suffisait pour rendre un mariage valide, mais présente ce principe de droit canonique comme accepté de tous sans mentionner l'opposition farouche que les familles nobles lui opposeront en pratique, opposition qui l'emportera finalement au XVI^e siècle. L'A. n'a pas songé à faire de rapprochements entre la pratique noble d'envoyer tôt les enfants vivre au sein d'une cour plus prestigieuse et celle des bourgeois qui mettaient leurs enfants en apprentissage chez un maître étranger à leur famille, pratique qui a été bien étudiée pour l'Allemagne et qui répondait aux mêmes préoccupations : favoriser l'avancement de l'enfant et la clientèle familiale. De plus, malgré la richesse de l'information que recèle ce volume, l'organisation des chapitres est telle qu'elle ne permet pas toujours de savoir clairement à quel endroit on trouvera le détail recherché. Le manque d'index rend cette lacune malheureusement irrécupérable. Autre lacune majeure, l'absence de bibliographie systématique. Dans cette étude, l'auteure a fait non seulement la synthèse des travaux de ses collègues, mais elle est allée elle-même fréquemment dans les sources originales pour y puiser les compléments de renseignements ou les anecdotes parfois trop nombreuses dont elle émaille son récit. Vies de saints, travaux des théologiens, sermons, littérature profane, recueils de droit canonique ou civil, tous les types de sources ont été mis à contribution afin de donner une image aussi complète que possible de la situation de l'enfance au Moyen Âge. Aussi, malgré les notes infra-paginales dont sont généreusement garnis chacun des chapitres, l'absence de bibliographie des sources utilisées et des ouvrages cités se fait-elle douloureusement sentir.

Ces quelques réserves mises à part, il ne fait aucune doute que madame Shahar a fait, avec ce volume, une contribution importante à l'histoire de la famille et de l'enfance au Moyen Âge. Il reste à souhaiter que d'autres historiens s'extraitent enfin

du monde du discours pour essayer de faire revivre devant nous, en particulier en ce qui concerne le monde paysan et le petit peuple des villes et si les sources permettent, comment fut vécue véritablement et concrètement l'enfance des jeunes du Moyen Âge.

Denise Angers
Université de Montréal

Susan Gross Solomon et John F. Hutchinson, éd. — *Health and Society in Revolutionary Russia*. Bloomington : Indiana University Press, 1990, xiv, 256 p.

Fruit d'une conférence tenue à l'Université de Toronto en mai 1986 sur l'histoire de la santé publique en Russie et en Union soviétique (plus précisément des dernières années de l'ère tsariste jusqu'au début des années 1930), ce livre — divisé en trois parties : « Public Health in Tsarist Russia », « Building the New Soviet Medicine » et « Varieties of Soviet Social Medicine » — regroupe dix articles de qualité écrits par des spécialistes d'un domaine encore assez peu développé dans l'historiographie.

En introduction, Solomon et Hutchinson résument d'abord brièvement l'historiographie de la recherche dans le domaine de la réforme de la science médicale et de la santé publique en Russie, puis résument le thème commun à l'ensemble des articles de ce livre : qui, du gouvernement (tsariste ou soviétique) ou des médecins, en aura le contrôle et la responsabilité ? Mais même résolue, cette question n'élimine pas pour autant — et c'est là le deuxième thème majeur de ce livre — les nombreuses difficultés pratiques (d'ordre économique, géographique et professionnel) reliées à la formulation des objectifs et à leur réalisation concrète. Tout le livre, d'ailleurs, illustre leur conclusion que « in some fields social change cannot be legislated from above » (xiii).

John F. Hutchinson étudie la nature et l'ampleur des divisions entre médecins-généralistes (d'idéologie populiste et donc très engagés à l'intérieur des zemtvos) et médecins-spécialistes (bactériologistes, hygiénistes); la Grande Guerre, la Révolution de 1917 et l'arrivée au pouvoir des Bolchéviques renforceront le rôle et l'influence de ces derniers.

Julie V. Brown retrace l'histoire de la théorie et de la pratique psychiatriques de même que les efforts des psychiatres en vue d'établir la crédibilité de leur profession face à l'opposition, voire au cynisme d'autres médecins, plus traditionnels dans leur approche curative, et au scepticisme et à l'ingérence des pouvoirs publics (ceux des zemstvov ou encore de la police, qui enferme des prisonniers politiques — menace sérieuse à la sécurité de l'État ! — dans des asiles.

Laurie Bernstein s'intéresse aux bordels et à la profession de prostituée, tous deux tolérés mais soumis à un contrôle serré (par exemple, cet humiliant « billet jaune » attestant de l'état de sa santé); l'auteure note, néanmoins, l'impuissance de la réglementation gouvernementale tsariste à enrayer la propagation des maladies vénériennes, en raison d'une insuffisance des fonds et de l'absence de médicaments efficaces et d'examen de leurs clients.